

Juste Terre!

n°136 - FÉVRIER 2017

www.vivre-ensemble.be

Suivez-nous sur Facebook et Twitter

Recevoir sans rien pouvoir donner, se perdre dans le dédale des démarches pour accéder à ses droits, croiser des regards qui méprisent et qui humilient... tel est le lot des personnes qui vivent dans la pauvreté. Dans un contexte où les inégalités se creusent, où l'indifférence et l'égoïsme s'affirment, il reste pourtant encore de nombreux îlots de résistance fraternelle et solidaire. Dans ce *Juste Terre!*, nous vous proposons de découvrir deux d'entre eux dans le Brabant wallon.



L'art d'ignorer les pauvres

Selon le célèbre économiste américain John Kenneth Galbraith¹, l'un des plus anciens exercices humains est **le processus par lequel nous entreprenons de nous épargner toute mauvaise conscience lorsqu'on aborde le sujet des pauvres.**

Citant les travaux de Malthus ou de Ricardo selon lesquels les pauvres sont d'abord pauvres en raison de leur fécondité excessive, Galbraith identifie **cinq méthodes pour garder bonne conscience à l'égard des plus démunis.**

1. Dénoncer le fait que les initiatives prises en faveur des pauvres **relèvent d'une manière ou d'une autre de l'État**, et que donc celles-ci sont inévitablement **vouées à l'échec**, l'État étant, pour les économistes libéraux, **par nature incompetent.**
2. Expliquer que toute aide publique en faveur des pauvres serait un **très mauvais service à leur rendre** car elle **démotive** les personnes ; pire, des allocations pourraient les dissuader d'accepter un emploi bien rémunéré.
3. Souligner que les aides publiques auraient un **effet négatif sur l'incitation des gens à travailler**, avec

pour conséquence d'opérer un **transfert** des actifs vers ceux dépendant des allocations sociales.

4. Mettre en évidence **les effets négatifs qu'une confiscation de leurs responsabilités aurait sur la liberté des pauvres.**
5. Et quand tous les raisonnements précédents ne suffisent plus, il reste le **déni psychologique**, par lequel on s'épargne de penser aux pauvres d'ici ou d'ailleurs.

Parallèlement à l'aide concrète qu'elles apportent aux plus démunis, les associations soutenues par Vivre Ensemble **combattent quotidiennement ces clichés et ce déni.** Elles disent et redisent que celles et ceux qui vivent dans la pauvreté sont avant tout des victimes de la vie, de la malchance, d'un système économique et social qui exclut à tour de bras. Ce faisant, ces associations contribuent grandement à **rendre notre société moins individualiste, un peu plus humaine et plus vivable. Merci à elles !**

■ **Gérard Warnotte**
Volontaire

¹ John Kenneth Galbraith, L'art d'ignorer les pauvres, in : Le Monde Diplomatique, octobre 2005

Contre la pauvreté, je choisis la SOLIDARITÉ !

La dignité, parce que je le vau**x** bien !

Il y a de ces prénoms qui, au regard d'une histoire de vie, résonnent ironiquement. Comme un pied de nez, un démenti provocant à la réalité des choses. Elle s'appelle Aimée², elle a 40 ans, le « look » et les manières d'une plantureuse « mama » africaine, la gouaille en moins. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que le parcours de vie d'Aimée n'est pas vraiment à l'image de son prénom. À la Maison'elle, à Rixensart, Aimée et d'autres femmes en souffrance trouvent un lieu où se reconstruire.

Issue d'une innombrable fratrie des hautes collines du **Rwanda**, elle n'a de son enfance que le souvenir de la **misère et du travail éreintant** dans les champs. Et elle n'est encore qu'une toute jeune mariée lorsque son pays sombre dans la **spirale de l'horreur génocidaire**.

A quel point cette folie sanguinaire l'a-t-elle chamboulée, marquée, meurtrie ? Comme beaucoup de compatriotes rwandais qui ont traversé cette épreuve, elle garde, refoulées au fond de son âme, des blessures indicibles dont elle ne parlera jamais. Et son mari, lui « qui connaissait des gens », a-t-il trempé un temps dans les massacres ? Là aussi, elle préfère fermer définitivement la porte à toutes les questions...

Quoi qu'il en soit, son homme comprend assez vite que **l'issue de ces tueries ne mènera qu'à un immense désastre** à l'échelle de tout le pays. Il entreprend donc d'extraire sa jeune épouse et leur premier-né de ce borbier sanglant. Avec succès : **la petite famille parvient à gagner Bruxelles**, accueillie dans un premier temps chez de lointains cousins.

Une vie de recluse

Pour la jeune Aimée commence alors **une vie de recluse** : le deuil et l'absence de sa toute nouvelle famille sont lourds à porter pour la jeune femme traumatisée et déra-

cinée. Même si la communauté africaine de Bruxelles est bien vivante, elle ne sort quasiment pas du petit appartement que son mari a trouvé dans un triste quartier de la capitale belge. Le drame rwandais y reste bien présent et pesant : le soupçon est partout, **les fantômes du Rwanda hantent les rues de Bruxelles et les nuits d'Aimée**.

Entre dépression et résignation, elle ne vit plus que pour satisfaire les exigences de son mari et tente vaille que vaille de se consacrer au bien-être des quatre enfants qu'ils ont eus dans leur pays d'accueil.

Avec, pour seul moyen de subsistance, le petit revenu d'intégration de son homme, Aimée est chaque jour un peu plus **pièds et poings liés à celui qui, peu à peu, se transforme en tyran domestique : maltraitance psychologique**, critiques et reproches permanents, les « *tu n'es bonne à rien* », rythment le quotidien d'Aimée, la mal-aimée. À l'occasion de soirées trop arrosées, la **violence physique** en rajoute à son calvaire...

Lorsqu'il la quitte pour aller tenter sa chance en Angleterre, Aimée est d'abord soulagée, mais elle prend aussi subitement la mesure de sa vulnérabilité... Un soir, il revient à l'improviste pour emporter les enfants ! Aimée se retrouve alors seule au monde : **nafragée de la vie, perdue sur un îlot de détresse, sans amis, sans famille, sans réseau pour trouver les mains qui l'aideraient** à remonter la

La Maison'elle : un lieu accueillant et un accompagnement pour se reconstruire.



pente. Comment payer le loyer ? Comment trouver à manger ? Comment se chauffer ? Très vite jetée à la rue par le propriétaire de l'appartement, elle passe de galère en galère, de logement provisoire en maison d'accueil.

Rebondir

« Quand on a touché le fond, on ne peut que remonter », dit le dicton populaire... C'est à **Rixensart**, au cœur du verdoyant Brabant wallon, qu'Aimée va retrouver les fils pour renouer avec son histoire. Ici, au cœur d'un paisible quartier bourgeois, se trouve **la Maison'elle, une maison d'accueil** discrète et chaleureuse qui peut accueillir et héberger une vingtaine de femmes en perdition comme Aimée, accompagnées ou non par leurs enfants.

Alors qu'elle s'installe pour passer sa première nuit dans la chambrette avec salle de bains qui lui est proposée, elle découvre sur son lit **une petite trousse de produits cosmétiques** : parfum, rouge à lèvres, eyeliner..., un délicat cadeau de bienvenue et un message suggéré qui lui arrache un sourire : « Malgré tout ce que tu as traversé, tu es une femme digne, qui mérite de prendre du temps pour soi, de se faire belle, pour commencer à se respecter et à s'aimer ! »

L'accueil à la Maison'elle, comme dans toutes les maisons du même type, est strictement encadré par la loi : **le séjour ne peut excéder 9 mois** (avec 3 prolongations possibles de 3 mois), et il est également fait obligation à l'hébergée de « **se mettre en projet** ».

Pour Aimée, cela a consisté d'abord à se faire apprivoiser par Françoise, son **éducatrice référente**... au début, ce sont surtout des **formalités administratives** qui occupent leur relation : se remettre en ordre de mutuelle, de CPAS, de titre de séjour, etc. Puis, au fil des semaines, les cœurs s'ouvrent un peu, on prend confiance, on se

confie, avant de lâcher les vannes, pleurer un bon coup... et voilà **qu'une amitié prend forme**.

Outre le logement, la régularisation administrative ou la guidance budgétaire, la Maison'elle a pour ambition d'offrir aux femmes **un accueil orienté vers la reconstruction de la confiance en soi et de la dignité**. Cela passe par **d'innombrables heures d'écoute, des entretiens psychologiques**, mais aussi **des sorties culturelles, des activités de loisirs vécues ensemble, avec ou sans les enfants, comme dans une grande famille**... Ainsi, par exemple, la maison a mis en route un nouveau projet : **un atelier d'ébénisterie et de « customisation » de vieux meubles** auxquels les femmes hébergées participent avec enthousiasme. Peut-être y voient-elles un symbole : réparer et rénover, pour offrir une seconde vie... **une métaphore « mobilière » de leurs vies ?**


Parallèlement à ces activités vient aussi **l'élaboration d'un nouveau projet de vie personnel** : pour l'une, ce sera l'aide à la recherche d'un logement et/ou d'un emploi ; pour l'autre, la mise en place d'un programme de formation. L'idée est qu'**en aucun cas, une femme hébergée ne doit rester à ne rien faire et à se morfondre**.

Parfois aussi, pour reconstruire la confiance en soi, il faut **faire appel aux services d'un avocat** : par exemple, pour défendre une maman devant le SAJ³ ou devant un employeur peu scrupuleux. Leila, une femme hébergée qui travaille sous le statut d'article 60 en a fait l'expérience. Faussement accusée par son employeur de vol de matériel, elle trouve à la maison d'accueil de l'aide pour sa défense. On lui explique qu'il existe des lois et un droit du travail pour la protéger. Et c'est une révélation pour la jeune femme qui lâche : « **Moi, je croyais que les hommes, et surtout les patrons, avaient tous les droits !** »

Le quotidien de **la Maison'elle**, c'est celui d'**une maison presque comme toutes les autres** : on cuisine, on range, on nettoie, on mange ensemble, on se marre, on s'engueule, on travaille, on se détend... Avec des histoires de vie parfois très lourdes à porter, **des tensions peuvent apparaître, mais elles sont gérées avec souplesse dans un dialogue continu**.

Deux fois par an, la maison d'accueil organise **une grande « soirée retrouvailles »** où les anciennes viennent saluer l'équipe et les nouvelles personnes hébergées. Pour beaucoup, c'est l'occasion d'un « merci » qui va droit au cœur de l'équipe qui savoure pleinement chaque victoire de leurs « protégées » sur le destin.

Au cours d'une de ces soirées, alors que les conversations vont bon train, Yasmine, une ancienne pensionnaire d'une vingtaine d'années, sympathise avec Aimée. Tout à coup, dans un élan de fraternité et de franchise, la voilà qui apostrophe son aînée avec véhémence : « **N'oublie pas une chose, Aimée : tu es belle ! N'oublie pas que tu vaux quelque chose ! Ne laisse personne te dire le contraire... Et si parfois tu doutes, tant pis : accroche-toi ! Tu vas voir, ça va aller ! Sois-en convaincue !** »



En cadeau de bienvenue : une trousse de produits de beauté pour dire « tu as de la valeur, tu as le droit de prendre soin de toi-même ».

Parce que je le vau**x** bien !

Pour Aimée, les paroles de la jeune femme sont **un vrai électrochoc...** dans les jours qui suivent, **elle se prend à rêver d'avenir**. Une envie la tenaille depuis longtemps : retrouver le contact de la terre ! Or, à quelques centaines de mètres de la Maison'elle, se trouve la Ferme de Froidmont et un centre d'initiation à l'agroécologie qui accepte bien volontiers de prendre **Aimée en formation**. Durant celle-ci, elle fait la connaissance d'une personne qui démarre **un projet de maraîchage bio** dans la région de Charleroi. En accord avec l'équipe de la Maison'elle, **elle s'organise pour se rendre sur place pour un stage d'une semaine dont elle revient enchantée** : si le projet continue sur sa lancée, elle pourrait même éventuellement y être **embauchée** !

Et comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, voilà qu'elle reçoit quelques jours plus tard un courrier d'Angleterre lui annonçant que sa fille aînée a donné naissance à une jolie petite fille, le premier petit-enfant d'Aimée. Un autre projet fou germe alors dans esprit : **se rendre à Londres pour y embrasser le bébé** ! Son fils, qui est revenu maintenant à Bruxelles, se propose de la conduire. Mais alors qu'elle fait déjà ses valises, tout s'effondre à nouveau : son mari lui interdit formellement de venir et de loger chez lui.

En larmes, Aimée se confie à l'équipe de la Maison'elle, qui réagit au quart de tour : on trouve un billet bon marché pour un voyage en bus, puis on réserve un lit dans une auberge de jeunesse... 90€ tout compris,

avancés par un généreux donateur de la Maison'elle... et voilà Aimée qui part, seule, pour Londres, **bravant pour la première fois de sa vie les interdits de son mari** !

Un petit pas dans une vie, certes, mais **une avancée de géant dans le parcours d'Aimée**.

Tenter de redonner la confiance en soi, tout faire pour aider des êtres blessés à se reconstruire, tel est l'objectif ultime de l'équipe de la Maison'elle. Et cela passe par un patient travail au cœur duquel **la dignité des hébergée est sans cesse revalorisée**.

Quelques jours avant de quitter définitivement la Maison'elle, **Aimée fête son anniversaire** dans la grande salle à manger de la maison. Devant le plat africain qu'elle a minutieusement préparé avec amour et devant les sourires radieux de toute l'équipe ainsi que de toutes les pensionnaires réunies, **elle ne peut retenir son émotion et fond soudain en larmes** : « *Depuis que je suis arrivée d'Afrique, moi la déracinée, c'est la première fois que je fête mon anniversaire. Et voilà en plus que vous avez toutes répondu à mon invitation. Je n'en reviens pas. Moi qui avais tellement peur de me retrouver seule une nouvelle fois...* »

■ **François Letocart**
chargé de communication

² L'histoire d'Aimée s'inspire de faits réels

³ Service d'Aide à la Jeunesse

Sous les pavés, la solidarité !

Avec sa grande barbe poivre-et-sel, son treillis de camouflage kaki, sa carrure d'athlète et son molosse en laisse, Denis⁴, c'est un peu l'archétype du SDF baroudeur. Un nomade des temps modernes. Un grand gaillard qui vous inspire un peu la crainte lorsqu'on le croise sur le pavé et qui ne manque pas non plus de susciter peut-être une petite pointe de jalousie chez certains : c'est que l'homme est libre comme l'air et n'a apparemment que faire des conventions, des règles et des lois. Mais derrière les apparences, il y a aussi un homme blessé qui débarque un beau jour dans les locaux de l'association Un Toit Un Cœur, à Louvain-la-Neuve.

Ancien légionnaire, Denis dit qu'il en a assez vu dans sa vie pour **décider de se mettre définitivement en retrait du monde des hommes** et ne plus accorder sa confiance qu'à son chien. Et c'est d'ailleurs à peu près tout ce qu'il dit de lui, de ses rêves ou de ses meurtrissures, car Denis est du genre taiseux. Il fonctionne avec les mots comme pour tout le reste dans sa vie : **à l'économie** !

L'univers de Denis, c'est la rue, les chemins, la vie buissonnière... mais qu'on ne s'y méprenne pas, le vagabond du 21^e siècle n'est pas en vacances perpétuelles : trouver un coin où loger en sécurité, manger, se

réchauffer... ce sont **des combats quotidiens qui usent, même les durs à cuire comme lui**.

Lorsque, venant de France, il débarque à Louvain-la-Neuve, il est guidé par « Radio-Pavé », le bouche-à-oreille des gens de la rue. On lui a dit que la ville est relativement sûre, qu'on peut y trouver des bons plans et des dépannages pour s'y loger, que les gens y sont plutôt tolérants.

Dans un premier temps, comme de nombreux autres SDF, il squatte un espace de « la dalle » pour loger au

⁴ Prénom d'emprunt – l'histoire de Denis s'inspire de faits réels



UTUC : un accueil inconditionnel et de la chaleur humaine.

sec. Mais très vite, Denis comprend qu'ici comme ailleurs, le SDF, **avant d'être « un humain comme les autres », est d'abord « un problème à gérer par les autorités »**. Des commerçants du centre-ville en quête d'apparences (et de profits !) ont fait le forcing pour éloigner « les clochards » de leurs vitrines. Les chiens, les canettes, les bagarres parfois... ça fait mauvais genre et c'est mauvais pour le chiffre d'affaires. Alors, **on oriente gentiment Denis vers la rue des Bruyères et l'association Un Toit Un Cœur (UTUC)** et on lui fait comprendre qu'il est préférable qu'il passe ses journées là-bas.

Un point de chute avec du cœur

Et, finalement, ça tombe bien... car le colosse au cœur d'artichaut tombe très vite sous le charme de cette petite association qui a pour ambition **d'accueillir tout un chacun, dans une ouverture d'esprit et une souplesse absolues**. Ici, pas de papiers à remplir ni d'interrogatoire. Les « amis de la rue », comme on les appelle, sont de vrais amis, ils sont donc les bienvenus. Les locaux, quoique exigus, permettent de **satisfaire des besoins vitaux** : manger un bout, prendre une douche, laver son linge, recevoir des soins infirmiers, mais surtout trouver un soutien moral et créer/entretenir du lien social. « *Ici, on ne pose pas de questions* », nous dit Eglantine Bustarret, une des deux travailleuses sociales engagées par l'association, « *la porte est ouverte et tant qu'on respecte le règlement d'ordre intérieur et notre charte des valeurs, tout le monde peut rester le temps qu'il souhaite.* »

L'accueil est organisé du lundi au vendredi, de 9 à 16h30. Il se fait grâce à un encadrement de bénévoles et de deux coordinatrices. UTUC a cela de particulier que lorsqu'on y arrive, **on est accueilli aussi bien par des**

jeunes (des étudiants des kots-à-projets) que **par des personnes plus âgées** (les bénévoles/habitants de la ville) ou par d'autres amis de la rue. Une façon originale et efficace d'impliquer **les différentes composantes de la population de la cité universitaire**. Les étudiants sont bénévoles à raison de deux heures par semaine. Ils accueillent en binôme, ils écoutent les amis de la rue et participent pleinement à la vie de l'asbl et aux activités organisées. Ils sont également **actifs dans les organes de gestion de l'association**.

Tous les jeudis, à 13 heures, **un temps de parole** est prévu avec les bénévoles, les étudiants et les amis de la rue. On y discute de la vie de l'association, des idées d'activités, des problèmes rencontrés, etc. C'est un espace d'échange constructif et convivial.

A côté de l'accueil inconditionnel qui représente l'essence même du centre, **une autre particularité est le fait qu'on y accepte les chiens**. Une condition *sine qua non* pour Denis. En effet, pour rien au monde, il ne se séparerait de son compagnon à quatre pattes, baptisé sobrement « le chien ».

Si on va à Un Toit Un Cœur pour partager une tasse de café ou un repas, pour profiter d'une douche et de la convivialité, **on peut aussi y trouver des informations sur différentes matières importantes** : l'accès au CPAS et aux soins de santé, par exemple. **Des consultations privées** sur ces sujets sont possibles avec les travailleurs sociaux. Un ordinateur mis à disposition de manière permanente joue également un rôle important : il permet la recherche de logement/emploi/formation et, pour des déracinés comme Denis, il est utilisé pour garder des contacts avec de la famille ou des amis au loin via les réseaux sociaux.



Des activités pour reprendre confiance

Denis « le taciturne » se sent comme un poisson dans l'eau dans cette ambiance tolérante et sans chichis. S'il apprécie évidemment les services pratiques offerts, comme la possibilité de faire une lessive ou l'accès à internet, ce qu'il aime le plus, ce sont **les animations mises en place par l'équipe : des repas** conviviaux préparés ensemble - et où il peut apporter sa touche méditerranéenne - aux **excursions**, comme par exemple la descente de la Lesse en kayak en passant par des **projections** de films ou un tournoi de pétanque qu'il a bien entendu remporté haut la main. Les journées sont parfois bien occupées à UTUC et **cela permet d'oublier les angoisses de la rue.**

« C'est important de faire des choses qui permettent de sortir du quotidien », poursuit Eglantine Bustarret, « **cela permet de reprendre confiance, de se dire qu'on est comme les autres, qu'on a le droit de faire des choses comme les autres** ». Parmi les multiples activités organisées, une mention particulière est accordée par Denis à la participation aux 24 heures vélo de Louvain-la-Neuve. Une manifestation pour laquelle les amis de la rue avaient longuement bricolé un vélo-cuistax du plus bel effet. À UTUC, il y a aussi d'autres animations organisées en fonction des envies, des moyens et des compétences des bénévoles. Certaines visent à **récolter des fonds** bien utiles pour le fonctionnement courant : concerts, brocante, marche parrainée, dîner de Noël, vente de crêpes sur le marché de Noël, etc.

À côté de l'accueil et de ces animations, l'un des rôles principaux de l'UTUC est également **la prévention en matière de santé** : la coordinatrice, les bénévoles et les éducateurs jouent un rôle important dans ce domaine. Ce sont eux qui mettent en contact les amis de la rue avec la Maison Médicale de Louvain-la-Neuve qui assure un suivi ou avec les organismes sociaux.

Chaque jour, une petite vingtaine d'amis de la rue passent par le petit local chaleureux d'Un Toit Un Cœur, à la rue des Bruyères. Ils y trouvent un espace-refuge, un lieu d'écoute et de solidarité, une passerelle entre leur monde « marginalisé » et les citoyens de la ville étudiante en plein essor.

Pour Denis, c'est clair : « **Un Toit Un Cœur, c'est l'endroit où je peux me poser, là où je me sens chez moi... C'est un peu de soleil à travers les nuages d'une vie difficile.** »

■ **François Letocart**
chargé de communication



Chacun met la main à la pâte.



Manger un morceau, boire un café, se (re)poser, discuter... un espace-refuge pour les sans-abri.

Juste Terre ! Publication commune Entraide et Fraternité asbl et Vivre Ensemble Education asbl

Siège rue du Gouvernement Provisoire, 32 - 1000 Bruxelles | T 02 227 66 80 | info@vivre-ensemble.be | www.vivre-ensemble.be

Conception - coordination V. Martin, C. Houssiau | Éd. responsable A. Simonazzi | Maquette et Impression Snel Grafics

Attestation fiscale pour tout don à partir de 40 €/an. Nos deux organisations sont habilitées à recevoir des legs par testament.

Action Vivre Ensemble - IBAN BE34 0682 0000 0990 - Merci